

Paul IVOIRE

La guerre des Millions



Paul Ivoire

La guerre des Millions

© Paul Ivoire, 2016

ISBN numérique : 979-10-262-0483-1



Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À mes proches, famille et amis qui ont patiemment attendu dix ans avant que je franchisse le pas de l'autoédition,

À toute l'équipe de Librinova qui a eu la bonne idée d'organiser un concours de pitches,

À vous, lecteurs, que j'espère avoir le plaisir de divertir,

Et un merci tout particulier à Eric Ned pour l'élaboration de la couverture.

1

J'ai encore du mal à réaliser. Ma vie n'a pas fondamentalement changé depuis hier même si je n'ai pas fermé l'œil de la nuit. J'habite toujours à Paris, je suis toujours célibataire – ma femme m'a quitté l'année dernière –, et je vais retourner au travail sans rien dire à personne. C'est en tous cas le scénario qui s'est dessiné cette nuit dans ma tête entre deux crises de rires ou de pleurs, je ne me rappelle plus très bien à cause du champagne. Il faut dire que je ne m'y étais pas préparé. En quelques minutes, je suis devenu honteusement riche. Riche car j'ai gagné le jackpot de l'Euro Millions. Et honteusement parce que ce n'est pas moi qui ai validé la grille victorieuse.

J'ai voulu faire plaisir à un SDF. Et depuis, je culpabilise.

Je me souviens de la scène comme si c'était hier. J'étais en déplacement en province – je suis commercial dans une entreprise agro-alimentaire –, et je déjeunais tranquillement dans un petit restaurant des bords de Loire lorsqu'il est entré dans la pièce. Il avait ses habitudes apparemment, car tout le monde l'a salué en l'appelant Roxa, un nom un peu bizarre, je vous l'accorde.

Il s'est approché directement de moi car j'étais l'un des rares clients qu'il ne connaissait pas. Il ne ressemblait pas vraiment aux clochards que je croisais habituellement à Paris. Il n'était pas très bien rasé, certes, il sentait un peu l'alcool, il avait les ongles noirs, les cheveux mal coiffés et les joues creuses, mais il avait un certain talent pour collecter de l'argent.

« Pour cinq euros, je te fais gagner des millions. »

Des rires ont fusé dans la salle, preuve qu'il n'avait pas dû avoir beaucoup de succès jusque-là. J'ai joué le jeu. Après tout, moi aussi, j'étais un commercial. Je lui ai tendu un billet de vingt euros. Ses yeux se sont mis à briller :

« Tu ne vas pas le regretter. Mes numéros vont te porter bonheur. »

Sur le moment, j'ai souri bêtement. On ne vit pas dans un monde de contes de fées. Pour vingt euros, j'avais droit à quatre grilles. Je n'avais

encore jamais joué à l'Euro Millions. Je ne connaissais même pas le prix réel d'une grille mais je m'en fichais. La seule chose qui comptait était le bonheur non dissimulé de Roxa. Il se mit à parler :

« Je n'ai pas toujours été ce que je suis. J'ai vécu des périodes heureuses dans un petit village de Bourgogne quand j'avais quinze ans. Villard. Il y avait une fille, là-bas, Marie. C'était la fille du maire, personne n'avait le droit d'y toucher. Et surtout pas moi. Je vivais dans une famille d'accueil, j'avais des origines portugaises, tu vois le tableau ? Je la voyais en cachette. Ça a duré trois ans... Salaud de Modeste ! »

Je n'ai pas cherché à en savoir plus et je le regrette maintenant. À l'évocation de Modeste, Roxa s'est soudain refermé comme une huître. Je lui ai donné mon nom, Sylvain Balmont, et il est ensuite parti valider les quatre grilles. Nous n'avons plus échangé une seule parole. Je me suis demandé s'il n'était pas un peu bipolaire.

La suite, vous la connaissez. Par curiosité, je me suis installé devant ma télévision hier soir, tout seul, comme d'habitude. Vous décrire mon état pendant et après le tirage n'a pas grand intérêt si ce n'est que je suis passé par les sept couleurs de l'arc-en-ciel.

4, 11, 15, 30, 32 et deux « étoiles », 6 et 9. Sept chiffres insignifiants pour un seul gagnant de rang 1 au tirage de l'Euro Millions.

Moi.

Grâce à un SDF qui s'appelle Roxa.

Je lui dois au moins une maison et une voiture, en supposant qu'il sache conduire. Je lui offrirai une cure de remise en forme pendant un an. J'embaucherai une femme de ménage, une jardinière et une cuisinière pour s'occuper de lui et de la maison. Je sais que je ne suis pas obligé mais c'est une manière de soulager ma conscience. Et puis personne ne veut de moi en ce moment. Ma femme m'a quitté car elle ne supportait plus de me voir sur les routes. Mes parents auraient bien voulu avoir des petits-enfants mais il faudra qu'ils attendent encore un peu. Ils ont du mal à me pardonner le départ de Céline, d'autant que je suis leur fils unique. Et que je viens d'avoir trente-huit ans.

Cent soixante quatorze millions neuf cent mille cinq cent cinquante-

sept euros. La somme ne tient pas sur un chèque, j'ai vérifié. Dès ce matin, j'ai appelé le restaurant des bords de Loire pour demander des nouvelles de mon SDF. Le patron a fait le rapprochement :

— C'est vous qui avez gagné le jackpot ? Alors ce n'était pas une blague. La dernière grille aura été la bonne.

— La dernière ?

— Roxa est mort dans la rue, cette nuit. Si vous comptiez vous déplacer pour le remercier, vous pouvez rester chez vous.

J'ai raccroché dans un état second. Tous mes projets tombaient à l'eau. C'est dans ma salle de bains que j'ai pris une décision, face à la glace, une brosse à dents dans la bouche. Même si je ne pouvais plus aider Roxa physiquement, je devais au moins lui rendre hommage. Il m'avait transmis ses numéros porte-bonheur, neuf en tout, toujours les mêmes, mais combinés différemment selon les quatre grilles : 4, 6, 7, 9, 11, 15, 20, 30 et 32. Je possédais également quelques indices : Bourgogne, Villard, Marie, Modeste. Je devais commencer par retrouver son vrai nom.

Cette décision m'a permis de moins culpabiliser mais si j'avais su ce qui m'attendait, j'aurais réfléchi plusieurs fois avant de me lancer dans l'aventure.

Villard-sur-Armançon.

Deux cent cinquante habitants, autant d'animaux.

Une superficie de sept cents hectares, dont quatre cents de forêts, cent de prés et deux cents de grandes cultures. Deux familles de paysans se partagent les terres agricoles : les Vichot et les Germain. Ils ne s'aiment pas et se font régulièrement des procès pour conserver intactes les limites de leurs propriétés. Ici, la terre est sacrée. Perdre un mètre carré revient à se faire arracher une main.

Le village domine une vallée encaissée au fond de laquelle serpente l'Armançon, une rivière qui traverse une grande partie du nord de la Côte-d'Or. La proximité de Semur-en-Auxois, de l'abbaye de Fontenay et d'Alise-Sainte-Reine renforce l'intérêt touristique du secteur. Depuis l'inauguration du MuséoParc d'Alésia en 2012, la population de Villard s'est renouvelée ; la proportion des anciens est devenue plus faible que celle des « étrangers », comme se plaît à les appeler le maire, Louis Vichot.

Comme son père avant lui, Louis Vichot se contente de gérer les affaires courantes. Son seul programme est de limiter les dépenses. Sa secrétaire de mairie le supplée ardemment dans sa tâche. Elle lui présente des papiers qu'il signe sans regarder. Il reprend cependant ses droits dès qu'il s'agit de dossiers sensibles comme la forêt ou le plan local d'urbanisme. Transformer des terrains en zones constructibles est effectivement un jeu fort lucratif pour ceux qui en possèdent.

En ce matin d'octobre, une rumeur alimente toutes les conversations à Villard. L'ancienne école aurait trouvé un acquéreur. Le bâtiment avait été fermé deux ans plus tôt suite à la création d'un pôle scolaire dans une commune voisine. Ancienne cure datant de 1828, la bâtisse servait d'école depuis les années soixante. Un jardin potager et un parc de deux hectares offraient aux enfants un cadre d'étude idéal. Avec l'appui de son conseil municipal, Louis Vichot n'avait pas hésité à se débarrasser de ce monument historique qu'il jugeait trop cher à entretenir. Le prix fixé à six

cent mille euros avait découragé les acheteurs. Il fallait donc être fou pour avoir acquis un tel bien. Les anciens élèves étaient les mieux placés pour en parler :

— À part l’escalier intérieur en pierre, tout est fichu.

Les deux coudes appuyés sur le rebord de la fontaine qui se trouve sur la place de l’église, Enzo Germain discute avec son cousin, Morgan. Il insiste :

— Mon père m’a dit que les fenêtres étaient pourries, que le chauffage était pourri, que le toit était pourri...

— Que tout était pourri, quoi, résume Morgan, adossé au tronc de l’immense tilleul qui pousse près de la fontaine. Celui qui a acheté l’école doit avoir ses raisons. Mais pour toi, ce n’est pas une bonne nouvelle.

— Comment ça ?

— Tu ne pourras plus emmener les filles dans le parc.

— Merde ! Tu as carrément raison ! Il arrive quand, le nouveau proprio ?

— D’après ma mère, il a signé chez le notaire la semaine dernière. Elle le tient de la fille du maire.

— Alexandra ? Je me la ferais bien, celle-là. Tu as vu ses seins ?

— C’est une Vichot, au cas où tu l’aurais oublié.

— Et alors ? Ce n’est pas parce que mes parents sont en procès avec les siens que je n’ai pas le droit de l’approcher. Tu veux que je te dise ? Je suis sûr que Louis Vichot préférerait la voir mariée avec un Germain plutôt qu’avec un étranger !

— Arrête de dire n’importe quoi. Tes « étrangers » sont là depuis trente ans. On n’était même pas nés lorsqu’ils sont arrivés.

— On s’en fiche ! Ils n’ont aucune racine ici, c’est ça qui compte. Et puis des mariages entre Vichot et Germain, on en a déjà vus !

— Oui, au siècle dernier. En 1900, les jeunes travaillaient dans les champs et sortaient rarement du village. Aujourd’hui plus personne n’a envie d’être agriculteur. Tu te vois reprendre la ferme de ton père ?

Enzo Germain fait une moue assez explicite. Il préfère largement épater les filles à moto plutôt qu'aller traire les vaches. Il revient au sujet qui le préoccupe :

— Ce n'est pas un crétin d'étranger qui m'empêchera d'aller draguer dans le parc. Qu'est-ce qu'elle a dit d'autre, Alexandra ?

— Qu'il s'agissait d'un Parisien.

— Un Parisien ? Mais qu'est-ce qu'il viendrait faire dans ce trou ?

— Mystère. Tiens, voilà Mathieu.

Enzo Germain décolle ses coudes de la fontaine, se redresse subitement et enfourche sa moto.

— Salut, moi, je me casse. Je ne fraye pas avec les étrangers.

Son cousin ne le retient pas. Il a l'habitude. Une pétarade assourdissante accompagne l'arrivée de Mathieu près de Morgan. Le jeune homme est séduisant. Sous le tee-shirt à l'effigie de Stromae, on devine des épaules et un dos de nageur. Tout le contraire d'Enzo.

— Ton cousin a un problème, confie le nouvel arrivant à Morgan.

— Je sais.

— Heureusement que vous n'êtes pas tous comme lui dans la famille. On s'entendait pourtant bien en primaire.

— Les vieux démons ont la vie dure. C'est comme l'acné, ça ressort à l'adolescence.

— Tu m'étonnes. Tu crois que j'ai une chance avec Alexandra ?

Morgan lance un regard en biais à son camarade de classe :

— Avec Alexandra, peut-être. Avec son père, pas du tout.

— À ce point ?

— À ce point. S'il te prend à flirter avec elle, tu risques de passer sous sa moissonneuse batteuse.

Mathieu ramasse des feuilles mortes et les écrase dans sa main :

— Alors, je vais finir broyé.

— Pardon ?